11° 255
FRC 3.
22816

L'ÉTUDE

DE LA NATURE,

EN GÉNÉRAL,

ET DE L'HOMME,

EN PARTICULIER,

Considérée dans ses rapports avec l'instruction publique.

PAR B. E. MANUEL.

A PARIS,

Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, n°. 4.

1793.

L'AN 2e DE LA RÉPUBLIQUE.

Case
FRC
21943

THE NEWBERRY
LIBRARY

Vous qui, dans l'établissement des *Écoles primaires*, voulez mettre entre les mains des Enfans, le code des droits de l'Homme et des devoirs du Citoyen, puissiez-vous me lire, et sentir combien vous avez encore peu consulté la Nature, combien vous vous écartez de l'ordre successif, de la marche graduée qu'elle nous trace, dans l'art de cultiver l'intelligence humaine et de développer les vertus sociales.

L'ÉTUDE
DE LA NATURE,
EN GÉNÉRAL,
ET DE L'HOMME,
EN PARTICULIER,

Considérée dans ses rapports avec l'instruction publique.

PREMIÈRE PARTIE.

RENTRER dans la voie de la Liberté, c'est rentrer dans celle de la Nature ; et la voie de la Nature est celle de la Vérité, du Bien et du Bonheur.

J'entends, par *liberté*, le développement actif et l'emploi volontaire de toute la puissance qui doit nous être propre. J'entends, par *nature*, relativement à nous, la succession des effets ou des causes, dans leurs *rapports* évidens avec les êtres ou les objets qui nous environnent, et dans leur *tendance* invariable à une *fin* commune. J'entends, par *vérité*, *bien*, *et bonheur*,

la connoissance de ces *rapports*, le maintien de cette *tendance*, et la jouissance de cette *fin*.

Il n'est que trop vrai, puisque la Terre entière peut l'attester encore : jusqu'à présent, plongés dans l'ignorance ou dans l'erreur, aveuglés par l'égoïsme de l'intérêt, ou par la vanité de l'amour propre, les Hommes ont été aussi étrangers à leur propre existence qu'à celle de tous les autres Êtres. Jettés tour-à-tour du néant de l'esclavage dans le cahos de l'anarchie, ils n'ont point encore vécu au milieu de la Création. Sans rapports et sans lien avec eux-mêmes, ils n'ont eu de puissance, que pour étendre sans cesse l'empire du mal, et trainer, sur toutes leurs traces, la confusion, le désordre et le malheur. Il est tems enfin, que la liberté, après leur avoir appris à secouer toutes les chaînes de la tyrannie, à déchirer tous les bandeaux de la superstition, les introduise elle-même dans le spectacle de la Nature, et leur apprenne à conformer à ses lois, celles qui doivent les régir eux-mêmes, à coordonner à l'harmonie de ses rapports, à l'unité de son système universel, leurs rapports politiques, le systéme social qui doit leur convenir.

Sans doute, l'Homme sera toujours à ses propres yeux, un labyrinthe inextricable, tant qu'il n'aura pas trouvé, dans la chaîne et la série des Êtres, le fil qui doit le diriger dans la connoissance de lui-même. Son histoire sera toujours couverte de ténèbres ou d'illusions, tant qu'il n'aura pas rassemblé dans lui-même, les vrais matériaux qui doivent la

composer. Rien de ce qui appartient à la Nature, ne doit lui être plus étranger que tout ce qui appartient à l'Humanité. En vain il a pu s'arroger la souveraineté du Monde qu'il habite, il sera toujours le dernier et le plus horrible des Êtres, tant que l'ignorance, ou plutôt l'erreur sera le partage de sa raison, et l'égoïsme, ou plutôt la nullité de lui-même, sera le partage de son cœur. Le seul moyen de le détacher des passions irascibles qui le tourmentent, des penchans désordonnés qui le dépravent, c'est de le rendre aux merveilles qui le pressent de toutes parts. Satisfait alors des richesses réelles, des jouissances pures, si libéralement répandues et si faciles à recueillir, il ne cherchera plus à flétrir son existence, en se nourrissant de richesses factices, dont la recherche est si pénible, et la jouissance si empoisonnée. Éclairé en même temps sur lui-même, il reconnoîtra que, s'il est né pour avoir l'empire de ce Monde, il ne doit l'obtenir qu'autant qu'il le partage avec tous ses semblables. Il reconnoîtra que sa liberté et sa puissance résident essentiellement dans son union avec ceux qui ont les mêmes droits à manifester et les mêmes devoirs à remplir. Il reconnoîtra que si la Nature n'a pas tout fait pour le bien, c'est pour lui imposer la nécessité de la seconder dans ses vues, et de perfectionner avec elle l'ouvrage du Créateur. Il reconnoîtra, enfin, que ce n'est que par le concours réuni des sentimens, des lumières et des efforts communs, qu'il doit parvenir à rendre la Terre le séjour de l'ordre et la patrie du bonheur.

Lorsque tout est à réformer, dans les idées comme

dans les sensations, dans les opinions comme dans les sentimens, dans les lois comme dans les mœurs, en vain les Hommes sont appelés à cette régénération entière d'eux-mêmes, s'ils ne savent se frayer et suivre ensemble la route qui doit les diriger. Sans doute, la Nature, dans sa marche conservatrice, doit nécessairement mettre un terme à toutes les aberrations physiques ou morales qui la contrarient, et tôt ou tard ramener à son Ordre universel, tous les désordres particuliers qu'elle rencontre. En provoquant l'insurrection des Peuples contre la tyrannie, elle tracera elle-même leurs premiers pas vers la liberté. Mais, après leur avoir ouvert la carrière, elle laisse à eux-mêmes le soin de la parcourir. Si les passions isolées et anti-sociales prédominent sur l'intérêt général et la raison commune, après des convulsions plus ou moins longues, ils retomberont dans les fers de l'esclavage, et redeviendront la proie des tyrans (1).

(1) Née au milieu de tous les élémens de la corruption, de la discorde et de la lâcheté; repoussée par les fantômes de la superstition et les illusions de la vanité, par les prétentions de l'orgueil et les habitudes de l'amour-propre, par les jouissances de la fortune et les dépendances de la misère, par les spéculations de la cupidité et les manèges de l'intrigue; assaillie à-la-fois, et par la ligue des rois, qui voudroient rétablir le despotisme, et par la ligue des esclaves, qui voudroient rétablir la royauté, et par la ligue de ceux qui ne voudroient rien établir, pour régner au milieu de l'anarchie: la Liberté triomphera-t-elle? Oui; moins il est vrai, par la volonté, des Hommes, que par la

C'est donc à nous à suivre les inspirations de la Nature et celles de notre Raison. L'une doit nous arracher au mal, l'autre nous restituer au bien. Un sou-

force des principes et le cours nécessaire des choses. Il est venu le tems où le Mal, accru de siècle en siècle, doit, à travers de nouvelles périodes, subir la loi de décroissement que son dernier terme d'accroissement entraîne, et concourir lui-même aux premiers triomphes, aux premiers progrès du Bien. Il est venu le tems où, dans l'ordre politique des Nations, comme dans l'ordre physique des Mondes, les petites Masses doivent obéir aux grandes; où ces grandes Masses, après des crises plus ou moins violentes, des éruptions plus ou moins tumultueuses, et des dépurations plus ou moins salutaires, doivent enfin trouver dans elles-mêmes les rapports éternels qui constituent l'organisation de la Nature. Le livre des Destins est ouvert. La marche des événemens est tracée, et il n'appartient à aucune force humaine d'en arrêter le cours. Que le Prophète politique s'écrie à haute voix, en face des Despotes : Encore quarante ans, et le despotisme est détruit en Europe, et l'Europe entière aura balayé vers l'Afrique ou l'Asie la poussière de ses trônes.

Ce n'est pas dans l'engouement irréfléchi d'une tête exaltée, que cette opinion se prononce, c'est dans tout le sang-froid de la méditation, qui cherche à découvrir la Vérité dans la nature même des choses, dans cette succession inévitable de causes ou d'effets, que les uns mettent sur le compte de la Providence, et d'autres sur celui de la Nécessité . . . . Il faut être bien pénétré de cette vérité, pour oser la publier dans un moment où, plus que jamais, tout semble la contredire, où tous les vices du cœur, tous les égaremens de la raison, tous les attentats de la scélératesse réfléchie ou stupide, élevés, comme une vase impure, sur les flots

lèvement général opéré parmi nous, annonce que la première a réveillé la haine de la tyrannie dans le cœur d'un Peuple ; c'est à la seconde à y imprimer l'amour de la liberté, ce sentiment réfléchi des droits et des devoirs communs, qui doivent nécessairement nous lier les uns aux autres.

Engagés de plus en plus dans le mal par le mal même, ce n'est, pour ainsi dire, que par une marche rétrograde, que nous devons avancer vers le bien. Après avoir rendu la Nation à elle-même dans l'Éducation politique, la Raison doit se hâter de rendre les Citoyens à la Nation, dans l'Éducation nationale.

Obligé de me renfermer dans les bornes que me trace le titre même de ce discours, je mets à l'écart la première éducation, plus nécessaire d'abord, plus pressante que la seconde, mais moins salutaire, sans doute. Si l'une tend plus spécialement à réformer l'esprit et les mœurs publics, par le secours des lois, l'autre est plus spécialement destinée à former l'esprit

révolutionnaires, et semant de plus en plus le trouble dans le trouble, sont prêts à dissoudre de toutes parts, à ensevelir parmi nous, non-seulement les Hommes, mais les principes . . . . O toi, qui paroissois devoir être l'Élu des Peuples, et t'élever aux plus brillantes destinées, tu pourrois perdre le fruit de tant de sacrifices et de calamités ! Tu serois encore refoulé vers le néant ! . . . Mais je vois bientôt une autre révolution renaître de celle qui vient d'avorter : je vois bientôt un nouveau Peuple se rendre plus digne d'être le premier fondateur de la Liberté et le libérateur du Monde.

et les mœurs individuels, par le secouts des leçons, et lorsque celle-ci sera remplie avec succès, celle-là doit devenir, pour ainsi dire, inutile.

L'Éducation politique doit apprendre à l'Homme à régler ses volontés et ses actions relativement à ses semblables, et le diriger dans la carrière sociale, lors même que l'âge mûr lui a donné le droit d'être son libre arbitre. L'Education nationale, plus relative à lui-même, doit lui apprendre à régler sa morale et son industrie, et le diriger, dès qu'au sortir de l'enfance et de l'éducation domestique, il a atteint l'âge fleuri de la jeune adolescence, qui commence à l'unir à la Chose publique, et doit le faire participer aux premiers bienfaits du gouvernement.

Déjà l'Enfant ayant atteint l'âge de sept, ou huit, ou neuf ans, a éprouvé une révolution trop marquée dans son physique, pour ne devoir pas prescrire à son moral le nouveau régime qui doit lui être propre. Jusqu'alors, attaché auprès de son berceau, dans le sein de sa famille, il a joui, sans doute, de tous les bienfaits de cet âge heureux, qui ne doit s'occuper que de ce qui peut l'intéresser, et qui ne doit s'intéresser qu'à ce qui peut faire l'amusement de ses loisirs. C'est aussi pour sa propre satisfaction qu'il aura appris à lire, écrire et chiffrer.

Les premiers établissemens consacrés à l'Éducation nationale seront communs à tous les jeunes Adolescens, quelle que soit leur destination, et doivent être entièrement aux frais de la Nation, ou des Départemens qui en seront les dépositaires et les conservateurs. Sans doute nos éducations particulières

pouvoient convenir au tems où l'orgueil étoit la seule base de l'honneur, et la vanité la seule base de l'orgueil ; où les cœurs, aussi isolés que les intérêts, fondoient sur des titres exclusifs et serviles, les suprêmes degrés de l'ambition. Mais, peut-être, une des lois constitutionnelles doit porter que, dans un certain tems, nul ne sera capable de remplir aucune fonction publique, s'il n'a passé par l'Éducation nationale. Que l'égalité naturelle et primitive, la seule source du vrai bonheur après lequel on soupire sans cesse, soit du moins le partage de l'aimable adolescence ! Que cet âge tout expansif, puisse, à chaque instant, se livrer, au milieu de lui-même, à la communication entière des idées, des sentimens et des plaisirs qui lui sont propres. Qu'également nourris, logés, vêtus, éduqués aux frais publics, nos jeunes Candidats-citoyens soient intimement pénétrés de la vérité la plus essentielle et la plus intéressante pour eux : qu'ils appartiennent tous de même à la Société comme à la Nature, par les liens du bienfait et de la reconnoissance (1).

(1) Comment pourront-ils avoir appris à lire, écrire et chiffrer, tous ces Enfans dont les familles sont livrées à l'indigence, et par-là même à l'ignorance, l'oubli, l'impuissance de tous les devoirs ? Comment ces jeunes plantes, restées incultes, ou ce qui est pire, n'ayant reçu d'abord qu'une mauvaise culture, pourront-elles se prêter au nouveau développement qu'on doit leur donner ? . . . Que d'objections ne pourra-t-on pas faire au plan que je propose, tant qu'on ne verra que ce qui est et non pas ce qui doit être ; tant qu'on croira ne devoir faire aucun changement ni

Seconde Partie.

L'art des rapports, des convenances, voilà la clef de toute bonne institution. Ce n'est pas dans un gouvernement arbitraire, et dès-lors sans principes, qu'il faut chercher quelques traces de cet art. La disproportion, l'inchoérence, la confusion des choses et des personnes, voilà ce qu'il recèle et ce qu'il doit manifester sur toutes ses faces.

aucun effort pour sortir de l'état où nous sommes, ouvrage de tant de siècles qui nous ont précédés ! C'est, sans doute, à une Nation qui veut se régénérer, à s'élever au-dessus de tout ce qui peut s'opposer à sa régénération, à s'empresser de faire disparoître l'opprobre dont l'indigence la couvre, et de consacrer avec l'égalité des droits celle des lumières, sans lesquelles aucun droit n'est assuré. En attendant qu'un des premiers devoirs des Pères, ou des Parens quelconques envers les Enfans, ne puisse plus être substitué, si, à leur défaut, dans ce moment, des Voisins officieux, de généreux Citoyens ne peuvent y suppléer, qu'un Fonctionnaire public, établi aux frais d'une Commune, soit chargé de remplir la tâche la plus intéressante de l'éducation domestique. Que l'Enfance parvenue à l'âge de six ou sept ans, reçoive également par-tout, au moyen d'une méthode aussi agréable que facile, les premiers élémens de l'instruction. Mais que l'on se borne absolument alors à lui apprendre la lecture, l'écriture et les premières règles de calcul, et en cherchant plutôt à l'amuser qu'à l'instruire. . . . Vous qui, dans l'établissement des *écoles primaires*, voulez mettre entre les mains des Enfans, le code des droits de l'Homme et des devoirs du Citoyen, puissiez-vous me lire, et sentir combien vous avez encore peu con-

Lorsque la virilité robuste, lorsque la Nation entière est esclave, comment la foible enfance ne le seroit-elle pas ? Sans doute le despotisme doit se hâter de détruire de bonne-heure les germes de liberté que la Nature a déposés dans le cœur de tous les Etres. Pourquoi ne chercheroit-il pas à s'emparer du berceau de l'Homme, lorsqu'il doit le poursuivre dans tous les âges de la vie, et lui préparer, même dans son tombeau, par les mains de la superstition, un lit d'effroi et de douleur ! Empressons-nous, de faire dériver de l'ordre naturel toute l'économie de l'ordre social, et d'expier les torts de nos Pères, en inspirant à nos Enfans les idées avec les sentimens qui doivent leur être propres. Empressons-nous de faire boire l'instruction dans la coupe du plaisir, en faveur sur-tout de cet âge charmant, qui a toujours le droit de nous demander le plaisir avant l'instruction.

Si nous voulons être d'accord avec la Nature, dans l'organisation de l'entendement qu'elle a confiée à nos soins, nous devons marcher, comme elle, du simple au composé, et graduer la chaîne de nos idées, comme elle a gradué la chaîne des Etres. C'est donc par la connoissance de ce que nous désignons comme *élémens*, ou du moins des premiers principes qui constituent toute chose, et qui se découvrent à

sulté la Nature, combien vous vous écartez de l'ordre successif, de la marche graduée qu'elle nous trace, dans l'art de cultiver l'intelligence humaine, et de développer les vertus sociales.

nos sens, que nous devons commencer l'éducation morale destinée à la jeune adolescence.

S'il n'est plus permis de douter d'une des vérités les plus naturelles, mais qui avoit été tellement obscurcie, qu'il a fallu tout l'ascendant du génie et tout le poids de la méditation pour la rappeler aux Hommes ; s'il est enfin évidemment démontré que toutes les idées dérivent des sensations, pourrions-nous ne pas chercher à faire naître les sensations avant les idées ? et parmi les sensations, pourrions-nous ne pas préférer d'abord celles qui sont les plus susceptibles d'intéresser la sensibilité au développement de la Pensée humaine ?

L'attention est sans doute ce qu'il peut y avoir de plus indépendant. Vouloir la contraindre, sur-tout dans la jeunesse, c'est vouloir la dissiper. Ne lui présenter que des choses vagues, insipides, rebutantes, qui ne renferment ni intérêt, ni idée, ni sensation, c'est faire de l'étude un supplice, qui ne peut laisser que des traces d'ennui et de dégoût sur tous les genres d'instruction. Mais combien d'autres maladies morales devoient résulter encore de cet abus trop coupable de l'éducation, qu'il étoit bien temps de faire cesser !

Nous ne devons chercher d'abord à captiver l'ouïe que par la vue, et l'attention que par les objets. La Nature ne nous indique-t-elle pas les premières leçons qui peuvent nous convenir, lorsque nous commençons à sentir notre existence dans elle-même ?

Les premières sensations qui ouvrent l'ame de l'enfance, ce n'est pas le chant même de la Nourrice, c'est l'aspect de la lumière qui les fait naître. Qu'un cours élémentaire de physique expérimentale, où l'on aura rassemblé tous les phénomènes généraux les plus simples, les plus propres à satisfaire la curiosité mobile de l'adolescence, serve d'introduction à l'éducation morale qui doit lui appartenir. Que l'appareil des machines et les effets qu'elles doivent produire, en captivant l'attention, nourrissent et développent les facultés sensibles et intelligentes que cet âge est dans le cas de manifester.

Gardons-nous de mettre des livres dans les mains de nos jeunes Elèves. Oh ! quand saurons-nous combien les livres sont peu propres à nous instruire, et combien les instructions qu'on ne se donne pas soi-même, ne doivent déposer que des germes infidèles ou peu durables ? L'Instituteur ne doit se proposer que de présenter successivement les faits que renferme la simple analyse expérimentale du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, sans se permettre d'autre explication que celle qui résulte du fait même. Ce sera ensuite aux Elèves, dans l'heure consacrée au silence de l'étude, qui doit suivre immédiatement celle de la leçon, à se rappeler ce qu'ils ont pu voir et entendre, pour le rédiger dans la forme qui leur conviendra. La leçon du soir sera destinée à la révision des cahiers ; le Réviseur ne doit se proposer que de rappeler les faits oubliés qui tiennent essentiellement à la liaison des idées et des connoissances, sans se

permettre aussi d'autre correction que celle qui tient à la distribution de ces faits dans leur ordre naturel. Immédiatement après, l'Elève doit en faire une nouvelle rédaction, dans un nouveau cahier, qu'il conservera avec soin, puisque ce sera là son seul livre.

Ne devant chercher à inspirer que des sentimens d'égalité, de confiance et de fraternité, nous nous hâterons de proscrire toutes ces distinctions, tous ces établissemens de prix ou de places, qui, sous le prétexte d'exciter l'émulation, n'excitent jamais que la vanité dans ceux qui les obtiennent, la jalousie dans ceux qui les ambitionnent, et l'abattement dans ceux qui ne peuvent y prétendre. Nous pouvons indiquer cependant un jour de la semaine, le jeudi par exemple, où les Elèves feront chacun en commun et à haute voix la lecture de tout ce qu'ils auront consigné de nouveau dans leurs cahiers. Mais ni blâme, ni louange ne doivent jamais sortir de la bouche de l'Instituteur. Ses observations n'auront trait qu'aux choses, et jamais aux personnes. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que son ton doit être toujours celui d'un Père, qui fait chérir tous les avis qu'il donne.

Les caractères essentiels et les plus frappans qui constituent l'existence du feu, (ainsi que de ses modifications en lumière et en chaleur) de l'air, de l'eau, de la terre, l'expérience des accidens ou météores communs, des grands résultats que la combinaison de ces divers principes peut produire dans l'atmosphère, sur la surface et dans l'intérieur du Globe,

l'exposition générale du Règne minéral : voilà ce qui doit remplir le cours de la première année.

Faut-il le répéter ? si tout l'art du raisonnement est dans la liaison des idées, tout l'art de l'instruction doit être dans la liaison des sensations. Que les faits dont on veut meubler la mémoire ou même décorer l'imagination de la jeunesse, et dont l'expérience doit toujours précéder l'explication, soient liés les uns aux autres, et entraînés les uns par les autres autant qu'il est possible. Sans doute, nous n'avons point encore d'ouvrage qui puisse remplir ces vues, et diriger la marche des Instituteurs ; mais la Physique et l'Histoire naturelle ont fait assez de progrès, nous avons assez de connoissances expérimentales et d'observations précises sur les phénomènes et les productions de la Nature, pour composer ce nouveau livre qui nous manque ; les matériaux même sont rassemblés, il ne s'agit que de les distribuer, et de les mettre en ordre.

Au reste, comme nos Elèves ne seront occupés d'exercice moral qu'environ quatre heures par jour, et que la plus grande partie de la journée sera destinée aux différens exercices du corps, aux divers amusemens que leur Gymnase doit offrir à leur choix; comme on ne les occupera que de connoissances qui leur conviendront, et auxquelles ils pourront tous aisément atteindre, nous n'admettrons aucun jour de vacance, proprement dit : il faut bien mal augurer d'une institution, lorsque de pareils jours peuvent être un objet d'attente et de joie. Nous indiquerons seulement

seulement un jour de la semaine, pour interrompre les leçons ordinaires, et pour présenter d'abord la Géographie générale du Globe, et ensuite celle plus particulière de la France. C'est le dimanche que nous consacrerons à ce nouveau genre d'étude; et par-là même que les Elèves n'auront sous leurs yeux que des sphères terrestres et des cartes, au lieu des machines et des expériences méchaniques, ils pourront se pénétrer de l'importance du jour qui sera célébré par des exercices plus augustes. La position des mers, la distribution des fleuves, la direction des montagnes, tous ces grands objets sur lesquels on fixera l'attention, et l'on développera quelques idées théoriques, aussi claires que précises, ajouteront à l'intérêt et à la solennité de l'instruction.

Déja la première année est écoulée; au retour du printems, une nouvelle année commence, et doit être employée à un nouveau cours d'instruction. Déja nos Elèves, plus habitués à saisir et classer les idées qu'on leur donne, toujours d'après les sensations des objets qu'on leur présente, sont capables de soutenir un plus haut degré d'attention, et de recevoir des sensations et des idées plus combinées. Le développement des nouvelles matières qui leur sont réservées, doit exiger aussi plus d'étendue, et nous augmenterons d'une demi-heure le temps de la leçon du matin, en laissant toujours la liberté de prolonger comme on voudra, le temps d'étude ou de rédaction.

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes occupés que de la matière purement inorganique, dont les particules élémentaires ou constituantes ont plus ou moins

d'application et de cohésion sur elles-mêmes, selon les loix d'affinité ou d'aggrégation qui les entraîne et les unit; nous allons passer à la connoissance du Règne végétal, par où l'organisation vitale de la matière doit commencer, et dont l'accroissement est dû à l'*intussusception*, à la pénétration intime des nouvelles particules élémentaires qui doivent constituer cette organisation.

Toujours fidèles à notre plan, qui n'est que celui de la Nature, nous suivrons successivement les degrés qu'elle a établis elle-même, et nos premiers regards se porteront sur les corps qui nous paroîtront les moins organisés, et tenir de plus près au Règne dont nous avons parcouru les gradations. La connoissance générale des Plantes, des Zoophytes et des Animaux microscopiques, c'est ce qui formera la principale chaîne de nos observations dans le cours de cette seconde année.

Nous donnerons en outre un jour de la semaine, le jeudi, aux différens procédés chymiques, les plus propres à fournir des notions analytiques, aussi intéressantes qu'instructives, sur la composition ou décomposition des minéraux et des végétaux, et sur les divers produits essentiels que l'industrie en retire : alors on passera dans une salle nouvelle, qui renfermera tous les meubles ou instrumens nécessaires aux principales opérations de la Chimie.

Nous ouvrirons encore une troisième salle pour le dimanche, où nous placerons tous les outils ou instrumens des arts les plus nécessaires, des ateliers

les plus utiles ; et des tableaux où seront représentés les divers travaux des ouvriers occupés de ces arts, serviront en même temps de décoration agréable et d'instruction intéressante. Pendant le cours de la seconde année, ce jour sera donc célébré par des leçons de théorie, toujours à la portée de nos Elèves, sur la formation et l'organisation en général, des Végétaux, sur le passage d'un Règne à l'autre, et les nœuds qui les unissent ; par des exemples sensibles sur les produits alimentaires ou industriels que l'Agriculture, la Métallurgie, etc. font servir aux besoins ou aux commodités de la vie, dans les divers climats de la Terre ; en un mot, par des vues toujours grandes, toujours attachantes, sur les bienfaits de la Nature et des Arts.

Le troisième printems d'étude pour nos Elèves, annonce, par son retour, qu'un nouveau cours d'instruction doit succéder au précédent. Tout va se renouveller et changer de face : la salle, le Professeur, l'instruction, et la manière même de la présenter. La tête de nos Élèves doit être susceptible, sans doute, de recevoir des conceptions plus étendues, et de réfléchir sur des combinaisons plus développées : c'est aussi la connoissance générale des Vers, des Insectes, des Reptiles, des Poissons, des Quadrupèdes et des Oiseaux, qui doit remplir l'espace de cette nouvelle année. Pour suffire à la fécondité et à l'importance de ces objets, nous augmenterons encore d'une demi-heure la leçon fondamentale du matin, et nous aurons deux heures à lui donner.

Nous destinerons le jeudi à la description anato-

mique de toutes les parties essentielles qui constituent l'organisation de ces différens animaux, en ne laissant point échapper l'occasion d'intéresser à ces connoissances, par toutes celles qui peuvent se rapporter aux arts et au commerce. Nous n'avons pas besoin d'annoncer que ce n'est pas sur des cadavres, ou fraîchement assassinés, ou tombant en putréfaction, et bien moins sur des Êtres encore vivans, que nous devons fixer les regards et l'attention de nos jeunes Observateurs. Loin de nous l'instruction, s'il nous faut l'obtenir par la dureté de l'ame et la dépravation de tous les sens. Si l'on ne peut avoir des pièces préparées et conservées, il faut demander au talent des artistes, des copies aussi dignes de leur modèle qu'il sera possible; sauf à la gravure et à la parole de suppléer à ce qui ne pourroit être rendu sous une forme palpable.

Quant au dimanche, nous le consacrerons au développement historique des habitudes, de l'industrie, de la manière de vivre de tous ces mêmes êtres dont on connoît en même tems l'organisation principale et les variétés génériques. Et tandis que la vue pourra se reposer sur des tableaux où ces divers objets seront fidellement représentés, une douce éloquence, en captivant l'ouïe, échauffera l'ame du plus vif intérêt et de l'admiration la plus profonde.

La quatrième année vient ouvrir les plus précieux trésors de l'instruction. L'Homme, les Cieux et la Divinité, tels sont les sublimes objets qui doivent occuper l'intelligence et, bien plus, le sentiment de nos jeunes Élèves.

Ce que l'Anatomie particulière du corps humain, et comparée, a de plus essentiel à faire connoître (toujours sur des cadavres injectés, ou sur des simulacres artificiels) ; ce que la structure des organes peut avoir de plus évidemment relatif à leur usage, d'où la *Physiologie*, à leur conservation, d'où l'*Hygiène*, à leur altération, d'où la *Pathologie* ; ce que l'on peut présenter de plus vrai ou de plus vraisemblable, touchant la méchanique des sensations, d'après l'organisation des sens mis en jeu par les impressions extérieures qui s'y rapportent, touchant l'origine des idées, d'après l'impulsion intérieure des sensations, touchant la formation et le développement de l'entendement humain, ou des facultés qui le composent, d'après la liaison et la combinaison des sensations et des idées : telles sont les nouvelles bases sur lesquelles le nouveau Professeur doit établir d'abord son cours d'instruction.

Si de la construction organique du corps humain dérive la nécessité des premiers besoins de l'Homme, de la nécessité même de ces premiers besoins doit dériver aussi naturellement l'origine des Sociétés humaines : c'est ici que l'histoire des Peuples commence.

Oh ! s'il étoit possible de fermer de toutes parts cette tombe du passé, d'où les vices et les crimes de toute espèce ne cessent d'exhaler encore leur méphitisme contagieux dans le présent, avec quel empressement ne devrions-nous pas nous livrer à des soins aussi salutaires pour l'avenir ! Mais s'il faut soulever devant nos Élèves, quelques coins de ce rideau qui couvre tant de turpitudes et de scélératesse, que ce soit du

moins avec la circonspection la plus prudente, et avec le flambeau de la raison la plus pure. Montrons les Hommes nécessairement entraînés dans tous les délires et tous les écarts, dès que dans leur association ils ont moins cherché à se réunir qu'à se diviser ; dès qu'ils ont vu dans leurs associés, non pas leurs semblables et leurs frères, nés pour concourir également à leur bonheur commun, et pour participer de même à tous les droits de l'amitié fraternelle, mais des rivaux qu'il falloit humilier, ou des ennemis qu'il falloit combattre, des maîtres qu'il falloit corrompre, ou des esclaves qu'il falloit avilir.

Au milieu, cependant, des monsonges ou des ténèbres de l'Histoire, il est des vérités certaines que l'on peut toujours établir. La première, c'est que les Hommes n'ont pas plus senti le prix de leur existence sociale que de leur existence fraternelle ; c'est que les Peuples n'ont pas plus connu les droits de leur égalité civile que ceux de leur égalité naturelle ; c'est que les Nations n'ont pas plus été régies par la loi politique que par la loi humaine. Ah ! si une seule Société avoit pu se sauver du naufrage universel, pour se recréer elle-même, et organiser sa constitution d'après les premiers principes de la raison et les premiers sentimens du cœur, non-seulement elle eut été impérissable, mais le Genre-humain eut été bientôt éclairé et converti par elle.

Un autre dogme que l'Histoire et la Philosophie doivent rendre susceptible de toutes les démonstrations les plus complètes, c'est que les Hommes ayant pu abandonner la nature humaine, ont dû nécessai-

rement chercher à la dégrader et à la pervertir de plus en plus ; c'est que le mal, organisé, pour ainsi dire, et assujetti à une marche périodique et progressive, nous manifeste dans son désordre même, l'espèce d'ordre qui devoit lui être propre. Oui, sans doute, que l'Historien philosophe s'attache essentiellement à trouver, dans l'origine des causes, la progression nécessaire des effet. Qu'à chaque pas franchissant un siècle, à chaque coup-d'œil embrassant un Monde, il voie la dissimulation masquer les sentimens à mesure qu'ils s'isolent davantage, l'intolérance s'emparer d'autant plus des opinions, qu'elles sont plus absurdes, et les actions devenir de plus en plus froidement atroces, à mesure qu'elles sont provoquées par des intérêts plus futiles ou plus étrangers ; qu'il montre la constitution générale des empires de plus en plus rongée par la carie du despotisme, et l'esclavage universel des Peuples de plus en plus cimenté par l'oppression même des tyrans, jusqu'à ce que la mesure du mal, accrue de Nation en Nation, doit enfin verser, de toutes parts, sur la tête de ceux qui l'ont comblée.

Avant l'époque de notre retour à nous-mêmes et de notre existence nationale, nous ne pouvions pas plus avoir une Éducation morale pour les Enfans, qu'une Éducation politique pour la Nation. Les Enfans devoient être dans leurs collèges, ce que les Hommes étoient dans la Société, également maîtrisés et conduits par des tyrans. Craignant sans cesse une juste révolte, les Instituteurs s'efforçoient d'inspirer à leurs Élèves, comme les Rois à leurs Sujets, une crainte

plus forte que celle qui les agitoit eux-mêmes. Ne pouvant nourrir et satisfaire la raison, on cherchoit à l'étouffer ou à l'endormir, les premiers par des mots vuides de choses, les seconds par des choses vuides d'utilité; ceux-là, par des leçons tout au moins oiseuses, si elles n'étoient absurdes; ceux-ci, par des spectacles tout au moins absurdes, s'ils n'étoient corrupteurs. Enfin, nous sommes libres, puisque nous avons retrouvé, non pas le droit, qu'il n'étoit pas possible de perdre, mais le pouvoir de statuer sur nos propres destinées, d'après de véritables lois, ou l'expression manifeste d'une volonté générale. Il est tems aussi que l'Éducation régénérée par la Constitution de l'État, lui rende les bienfaits qu'elle lui doit, en en faisant un objet d'instruction particulière pour nos jeunes Élèves.

Jusqu'à présent la Politique n'a pu être dans la tête des Rois, que l'art de diviser et de tromper les Peuples. Mais pourquoi n'a-t-elle aussi été dans la tête des Savans, que l'art d'embrouiller les premiers principes de l'équité naturelle, d'obscurcir la raison, et trop souvent de servir la tyrannie ! Qu'elle soit enfin dans la tête des Peuples, ce qu'elle doit être, l'art de réunir les volontés particulières, pour l'utilité commune.

L'instinct de la liberté n'a besoin pour éclore que des soins de la Nature; mais tant que la Liberté ne sera sentie que par instinct, tant qu'elle ne sera pas nourrie et développée par la raison, elle ne pourra jamais avoir qu'un règne plus ou moins passager. Pour rendre cette liberté aussi stable que la Nature,

il faut sans doute la fonder en principes, et l'établir sur ses véritables bases. L'esclavage de tous les Peuples qui ont existé, est une preuve trop évidente que ces principes leur ont été absolument inconnus, et que l'on doit se dispenser de les chercher dans leur histoire (1).

Il faut le dire ; laissons encore ensevelis dans leurs propres ouvrages, tous ces Savans prétendus politiques,

(1) Il est tems, peut-être, de laisser se consumer dans leur tombe, pour ne plus les faire revivre dans la mémoire, tous ces Peuples plus ou moins éphémères, qui semblent n'avoir existé que pour servir de pâture à la vermine des Tyrans, et la faire parvenir jusqu'à nous ; de ne plus permettre, enfin, qu'une érudition fastidieuse et surannée, se pare sans cesse de quelques vieux lambeaux qui ne montrent que la pénurie de la raison. Que ceux qui veulent encore rappeler à notre souvenir les Grecs ou les Romains, soient eux-mêmes rappelés au silence. Quel que soit, en effet, l'instinct de la liberté que ces Peuples ont pu manifester, ils n'ont pas plus échappé que les autres à la mort politique, dont ils portoient le germe dans le sein, dès le principe de leur institution. La tyrannie s'est emparé de leur vieillesse précoce, et c'est sur leurs cadavres mêmes, qu'elle élève ses plus brillans trophées et ses plus douces espérances, qu'elle proclame ses titres sur l'esclavage universel des Hommes. Oh ! que les Peuples modernes, chargés de tous les crimes des tyrans et de tous les vices des esclaves, répudient à jamais l'horrible héritage qu'ils ont reçu de leurs Ancêtres ; qu'ils plongent aussi dans un éternel oubli leur propre histoire, et qu'entièrement régénérés dans eux-mêmes et par eux-mêmes, ils commencent à tracer les premières pages des annales du Monde, dignes d'être transmises à leur Postérité.

dons la plupart ne peuvent être utiles qu'aux tyrans pour maintenir l'esclavage, ou aux esclaves pour changer de tyrannie, mais qui tous sont absolument inutiles à la régénération des Peuples. Rentrons dans l'appanage naturel de tous les Hommes, revenons à la raison commune, au simple BON SENS, trop longtems méconnu ou repoussé par les uns, trop longtems dédaigné ou blasphêmé par les autres, et soyons enfin persuadés que lui seul peut suffire à l'instruction du Peuple, et à l'établissement du règne permanent de la liberté (1).

(1) Le mot *peuple*, qui doit désigner, dans l'acception mathématique, la collection complète de toutes les unités individuelles qui composent la population d'une Société, et dans l'acception politique, le tout social qui réunit tous les attributs de la Souveraineté, devoit, comme le mot attaché à l'Être suprême, recevoir des idées bien différentes, bien opposées entr'elles. Le Peuple, comme Dieu, devoit avoir ses *Épicure*, ses *Stratom* et ses *Platon*, ou dans le moderne, ses *Spinosa*, ses *Hobbes* et ses *Malebranche*. Les uns devoient ne le voir nulle part; les autres, que dans une partie de son tout; d'autres devoient le voir tout entier dans chacune de ses parties. Indifférent et impassible, ni bon ni méchant pour les uns, il devoit être ou tout méchant ou tout bon pour les autres. Ne consultons, sans doute, pas plus les Politiques ou les Moralistes, pour apprendre à connoître le Peuple, que les Théologiens ou les Métaphysiciens pour apprendre à connoître la Divinité. C'est au Peuple à répondre à celui qui l'interroge au milieu de lui-même, comme Dieu répond à celui qui l'interroge au milieu de la Nature : « Je suis Celui qui est par lui-même, » qui ne peut être que dans l'universalité de lui-même, qui

Si les principes qui doivent constituer notre organisation politique, ne sont que les premières émanations naturelles de la raison la plus simple, qu'ils cessent d'inspirer cet enthousiasme outrageant, que leur nouveauté a pu produire dans l'esprit de ceux qui les avoient si long-tems méconnus. Que l'Instituteur surtout les rende aux Elèves, comme il a dû les recevoir lui-même, non pas des Hommes, mais de la Nature. Que l'insurrection d'un Peuple qui vient de renverser la loi du trône, pour rétablir le trône de la loi, qu'une révolution qui vient de faire rentrer la partie dans le tout, et manifester que le tout est plus grand que la partie, n'ait rien de merveilleux, si ce n'est peut-être qu'ayant été provoquée depuis tant de

» ne doit être que pour lui-même : je suis Celui qui, présent » par-tout, ne doit être nulle part en représentation indi» viduelle, et ne peut être représenté que par le spectacle » collectif de ses œuvres, ou par le concours universel de ses » agens : je suis Celui qui, essentiellement bon, tant qu'il » est considéré agissant dans toute la plénitude de sa puis» sance, dans l'unité de son principe, et dans l'harmonie » de sa création, ne peut être considéré comme méchant, » que dans le néant ou la dissolution de ses lois, dans » la confusion de ses élémens, et dans le cahos de son em» pire ».

Ainsi donc, si le Peuple ne peut exister, comme être abstrait ou moral, que dans l'*opinion*, et comme être collectif, que par l'*union*, il s'ensuit nécessairement qu'il ne doit pas plus avoir d'existence au milieu de l'esclavage qu'au milieu de l'anarchie, et qu'aucun Peuple, proprement dit, n'a peut-être encore réellement existé sur la Terre.

siècles, elle n'ait pas éclaté plutôt, et avec plus de fracas. Cherchons à soulever dans les nouveaux Citoyens que nous avons à former, moins l'indignation que l'étonnement, en leur traçant rapidement le tableau des priviléges abusifs, des inégalités oppressives dont l'ancien régime se nourrissoit. Cherchons à leur inspirer moins l'admiration que la confiance, en leur présentant ces nouvelles bases de souveraineté et de justice, qu'une Nation vient de confier à sa propre destinée. Que le sentiment de liberté à développer ne soit que l'amour de l'union et de l'ordre, et la résistance courageuse et opiniâtre contre tous les Despotes et Esclaves qui voudroient nous troubler dans nos rapports civils ou politiques. Que le Patriotisme à faire éclore ne soit que l'amour du bien public et de la paix ; qu'il supplée, dans le moment, à l'Humanité, en répandant ce sentiment de bienveillance fraternelle parmi tous les Citoyens qui doivent vivre sous l'empire de la même loi, ou de la même volonté commune ; qu'il nourrisse dans lui-même le désir et l'espoir de voir un jour l'Humanité se suffire à elle-même, et se répandre indistinctement parmi tous les Peuples, pour ne faire du Monde entier qu'une Patrie.

Notre but n'est pas de démontrer les rapports qui lient les connoissances humaines entr'elles, mais de suivre leur série, en fixant leur enseignement, et de faire marcher ensemble celles qui se lient par le plus de rapports naturels. Ainsi, tandis que cinq jours de la semaine seront occupés par les instructions que nous venons d'indiquer, le jeudi sera consacré à l'As-

tronomie ou à la haute Physique, et le dimanche à la Morale et à la Religion.

Déja nos Elèves formés successivement et graduellement à combiner les conceptions les plus générales et les plus étendues, que la chaîne des Etres physiques ou des événemens politiques a dû présenter au milieu du spectacle de la Terre, ont acquis le droit d'être introduits au milieu du spectacle des Cieux, et de se livrer aux conceptions bien plus calmes, bien plus imposantes, que la chaîne des Corps célestes doit produire.

Gardons-nous d'abattre le courage et de repousser la curiosité par l'appareil des chiffres et des problêmes, sur les courbes, les tangentes, que ces Corps doivent décrire. Mais à l'aide des sphères artificielles et de quelques calculs aussi simples que féconds, après avoir donné à nos jeunes Adeptes les notions préliminaires qui doivent leur suffire, ce n'est plus dans l'enceinte d'une salle, c'est au milieu des Astres que nous devons leur faire sentir l'intérêt et le prix de l'Astronomie. Lorsqu'une belle nuit aura rendu le repos à la Terre et la vie aux Cieux, qu'ils soient admis pour la première fois à l'observatoire qui doit appartenir à chaque maison d'éducation. Là, transportés dans le sein de l'espace, dont ils pourront sans cesse reculer les dernières bornes, au moyen des lunettes ou télescopes qui leur seront confiés, qu'ils apprennent d'abord à distinguer les divers Mondes qui composent le système planétaire dans lequel notre Monde est renfermé. Qu'ils puissent connoître et combiner le volume et la masse qui constituent ces vastes

Corps, les loix qui dirigent leurs mouvemens diurne et annuel, les rapports qui lient les Satellites à leur Planète principale, et les Planètes à leur Foyer central. Que l'apparition des Comètes, dont la marche est si constamment, si régulièrement tracée dans ses écarts apparens, ne soit plus qu'un phénomène ordinaire.

Après avoir abaissé sous leurs yeux les hauteurs astronomiques du système solaire qui nous est propre; après leur avoir désigné les différentes constellations, ou amas particuliers d'étoiles que peut présenter notre horizon céleste; laissons-les franchir d'eux-mêmes de nouveaux espaces incommensurables, suivre à leur gré la route qui leur a été ouverte, et se livrer à toutes les idées d'immensité et de sublimité qu'ils doivent puiser dans leurs élans. Que tous ces points lumineux répandus, entassés avec tant de profusion, soient autant de nouveaux Soleils qui doivent chacun embrasser dans l'immensité de leur sphère un nouveau système de Mondes; et que tous ces Mondes soient autant de corps opaques qui doivent chacun renfermer dans l'immensité de leur surface un nouveau système d'Etres organisés. Guidée d'après des données positives et certaines, que l'imagination travaille à découvrir toutes les combinaisons variées et relatives, de forme, de grandeur, de mouvement, que ce cadre sans bornes doit offrir, et qu'elle soit aussi inépuisable que son sujet. Cependant, liés par les mêmes rapports, régis par les mêmes loix, compris dans un même système, que les Etres, les Mondes, les Soleils, quel que soit l'espace qu'ils

occupent, ne composent enfin, tous ensemble, qu'une Famille unique, qui doit vivre dans un même Univers et de la même vie universelle de la Nature.

Oh ! par quelle fatalité, des connoissances si faciles à acquérir, et si propres à nourrir l'ame du sentiment de son élévation, n'ont été le partage que de quelques froids Calculateurs, qui ne devoient voir au bout de leurs télescopes que des chiffres à tracer et des problêmes à résoudre ? D'où vient que le livre des Cieux, où nos hautes destinées sont gravées en caractères si lisibles et si ineffaçables, a été jusqu'à-présent entièrement fermé et perdu pour nous ? Envain chaque nuit vient l'ouvrir à nos regards, et nous mettre de toutes parts en correspondance avec la compagnie céleste des Soleils et des Mondes, par-tout l'Homme ne voit autour de lui qu'une sombre solitude ou des fantômes effrayans. Eh ! quel Etre pouvant revêtir sa pensée de toute la magnificence de la Nature, et s'agrandir au milieu d'elle de toute la grandeur des Cieux, se laissera ensuite dégrader par les petites passions que l'intérêt personnel ou la vanité de l'amour-propre ont fait germer dans le sein de nos Sociétés ? Quel Etre, ayant appris à vivre au milieu de tous les Globes immenses qui peuplent l'Univers, et profondément pénétré de ces vérités si évidentes, que rien ne peut être isolé et exclusif, que tout doit être relatif et soumis à ses propres relations, que toutes les vies particuliéres ne peuvent être que des émanations et des dépendances de la vie universelle, qui doit sans cesse tout confondre, tout réunir dans elle-même ; se laisseroit ensuite maîtriser

souverainement par la volonté arbitraire d'un Despote au milieu de ses égaux, ou croiroit avoir le droit de commander exclusivement, voudroit se créer une existence indépendante, un pouvoir absolu au milieu de ses Semblables ? Oui sans doute, si nous voulons détruire à jamais la race des Esclaves et des Tyrans sur la Terre, faisons de l'Astronomie la science la plus commune, ouvrons à tous les Enfans des Hommes le vaste apanage des Cieux.

Nous avons destiné le dimanche pour la Morale proprement dite et pour la Religion. Si l'une est la règle de nos mœurs et l'autre la règle de notre culte, elles ne devroient pas plus l'une que l'autre être l'objet d'une instruction particulière. La première doit nous être inspirée par nous-mêmes, la seconde, par la Nature. Chérir et servir l'Humanité, n'est-ce pas tout le mystère de la Morale ? Reconnoître et adorer un Dieu, n'est-ce pas tout le mystère de la Religion ? Et pourquoi ne suffit-il pas de nous contempler dans nous, pour trouver l'une gravée dans le sentiment de notre propre existence, et de nous répandre hors de nous, pour trouver l'autre gravée dans l'existence de tous les Etres ?

Les sentimens ne se commandent pas plus que les opinions, et nos affections dépendent absolument des seules impressions qui doivent les faire naître. En vain la Morale prêche l'amour envers l'Humanité, lorsque de toutes parts aigris par nos divisions intestines, nous ne devons éprouver au milieu des Hommes, que la haine et la vengeance. Envain la Religion prêche la reconnoissance envers la Divinité, lorsque,

lorsque, malheureux par nous-mêmes et par tout ce qui nous entoure, nous ne devons éprouver au milieu de la Nature, que la crainte et la douleur. En-vain la Philosophie cherche à puiser dans le sein de la Sagesse éternelle la source du Bien et de la Vérité, lorsque la Morale défigurée par les mœurs, a elle-même consacré le mal, et la Religion défigurée par les cultes, a elle-même consacré l'erreur. Oh ! quel a dû être enfin le sort funeste de la Race humaine, lorque parmi les Hommes, les uns se sont emparés du cœur humain, pour le pervertir par les loix et les supplices de la tyrannie, et les autres se sont emparés de la raison naturelle, pour la dégrader par les dogmes et les enfers de la superstition !

C'est donc à travers le mal qu'il nous faut passer, pour parvenir au bien, comme à travers l'erreur, pour parvenir à la vérité. C'est aussi par les oppositions que nous devons faire triompher d'autant plus sûrement les bons des mauvais principes. Ainsi, tandis que de sages Instituteurs politiques doivent s'empresser de rétablir les droits de la justice, de l'égalité et de la liberté parmi les Nations, en retraçant le tableau des écarts, des crimes et des calamités sans nombre, qui ont dû être à la suite de l'oubli de ces droits ; que de sages Instituteurs moralistes s'empressent de même de rétablir la sagesse, la modération et la bienveillance fraternelle dans les ames, en retraçant le tableau des vices, des maladies et des chagrins de toute espèce, qui ont dû être à la suite de l'abandon de ces vertus.

Dans le politique ou dans le moral, comme dans le physique, dans le mal comme dans le bien, rien ne peut être isolé, tout se lie par des relations nécessaires, tout tient à une filiation qui doit lui être propre. Ainsi l'Homme, d'abord étranger à lui-même, a dû l'être en même tems à l'Humanité, et bientôt à toute la Nature. Oui, sans doute, la source de toutes les atrocités politiques, morales, religieuses, de toutes les erreurs et de tous les maux, n'est pas dans l'égoïsme, mais dans la nullité même du *moi humain*. Peut-on éclairer l'Homme sur sa propre existence, sans l'éclairer en même tems sur toutes les existences qui s'y rapportent? En le rendant à lui-même, n'est-ce pas le rendre à l'Humanité? En le rendant à l'Humanité, n'est-ce pas le rendre à la Nature? En le rendant à la Nature, n'est-ce pas le rendre au Premier Auteur de toute chose?

Que nous sommes loin de pouvoir suivre maintenant cette série jusqu'à son dernier terme! et nous élever véritablement jusqu'au sein de la Divinité! Après avoir brisé les nœuds qui devoient les attacher à leur propre vie, les Hommes se sont imposé la nécessité de rétablir d'abord ces premiers liens, et de commencer par se régénérer eux-mêmes dans l'Homme, avant de penser à la régénération de l'Homme dans la Nature. D'où il s'en suit que la Politique, la Morale et la Religion ne devroient avoir qu'un même esprit pour concourir au même but: celui de détruire toutes les inégalités et toutes les divisions qui règnent dans les Sociétés humaines, de réintégrer les Peuples dans tous les droits de leur

souveraineté, de confédérer tous les Citoyens au nom de la Chose publique, et de ne les faire prosterner que devant l'autel de la Patrie. Oui sans doute, dès-que les Peuples auront senti le prix de l'union dans leur société particulière, avec quel empressement ils voudront renverser toutes les barrières politiques ou nationales qui les divisent, et former entr'eux la confédération générale du Genre humain ! Alors la Morale et la Religion n'auront d'autre mission à remplir que celle de rendre l'Homme le digne souverain de son Empire, et de le reconcilier par tout sur ce Monde avec la Nature, au milieu du temple de l'Humanité ; jusqu'à ce qu'enfin, ne trouvant plus que paix, ordre et harmonie, hors de lui comme dans lui-même, sur la Terre comme dans les Cieux, il n'ait plus besoin d'éprouver d'autre inspiration religieuse, que celle d'adorer par-tout le Créateur, sur l'autel de la Nature.

Telles sont, sans doute, les hautes et douces espérances dont on peut nourrir le cœur sensible et humain de nos Elèves. Cependant, il faut leur rappeler qu'ils sont encore destinés à vivre au milieu des loix et des mœurs de leur siècle et de leur pays. Ainsi, après leur avoir esquissé le tableau rapide des révolutions que la Politique a éprouvées, jusqu'au moment où brisant tous les intérêts particuliers qui la dénaturent, renversant de son piédestal l'orgueil insensé qui la chargeoit de tous ses attentats, elle vient enfin parmi nous de se soumettre au seul intérêt qu'elle doit servir, l'intérêt général ; nous devons leur tracer aussi rapidement l'esquisse des révo-

lutions de la Morale, jusqu'au moment où dénaturée par tous les vices de la vanité puérile, elle réclame dans nos mœurs la même réforme complète que nous avons pu établir dans nos loix.

Que le physique soit toujours la règle du moral, comme il en est le principe. Déja les connoissances anatomiques et physiologiques ont démontré combien un certain équilibre dans les fluides et solides vivans, une certaine harmonie dans toutes les parties qui concourent aux fonctions vitales ou animales, est nécessaire pour maintenir la santé dans ses véritables bornes, et combien de maux doit entraîner l'abus des choses nécessaires à la vie, dans les différens organes qui la composent; c'est à la Morale à démontrer à son tour quel trouble dans l'origine même des sensations et des idées, dans le système entier de l'ame et du corps, doivent occasionner les jouissances immodérées, les passions tristes et irascibles, et que si la tempérance est la première vertu que la volupté même sollicite, les douces affections de l'Humanité et de la Nature, sont les premiers liens du vrai bonheur que la Philosophie doit invoquer.

Il est un sentiment destiné par la Nature, à être la source des plus pures délices, et que nos mœurs ont rendu la source des plus honteux excès, et des plus affreux tourmens. Ne pouvant être qu'à la suite du développement entier de la constitution physique, ne devant puiser et entretenir son existence que dans une exubérance de vitalité qui, n'ayant plus à travailler au profit de l'individu, cherche à travailler au profit de l'espèce, combien

n'est-il pas à craindre de le faire naître avant le tems, de le rendre précoce par une instruction que la Sagesse ne pourroit avouer. Mais si l'Instituteur anatomiste et physiologiste n'a dû donner que des notions générales et peu étendues sur les organes sexuels et sur le système de la génération ; l'Instituteur moraliste ne présentera l'amour, que comme le précurseur et l'apôtre de l'hymen, et en attachant sans cesse les noms d'Époux et de Père à celui d'Amant, il fera aisément sentir à ses jeunes Élèves combien ce sentiment doit être encore éloigné de leur cœur.

La saine Politique vient enfin de faire entendre qu'elle ne peut avoir aucun point de contact avec aucune religion, et que toutes les opinion réligieuses doivent être également indifférentes et étrangères à ses lois. L'instruction publique doit se hâter de consacrer cette vérité, qui, malheureusement, est encore nouvelle pour les Peuples, et de manifester combien de barbarie et de persécutions atroces a produit l'erreur concraire, en produisant le fanatisme et l'intolérance. Telle devoit être la politique des Rois, d'élever le trône à côté de l'autel, pour jouir de toute la puissance des Dieux sur la Terre, et régner à leur place sur des Esclaves doublement asservis. Telle devoit être la politique des Prêtres, d'élever l'autel à côté du trône, pour jouir de la puissance des tyrans, et régner à leur place où partager avec eux l'empire de ce Monde. C'est à la politique des Nations à placer le trône de la loi hors de toutes les relations religieuses, et l'autel de la conscience hors de toutes les relations sociales.

Une vérité plus nouvelle, et bien digne d'être publiée par l'organe d'un Peuple libre, c'est que la Religion, proprement dite, ne doit encore pas plus être liée avec la Morale qu'avec la Politique. Superstition et immoralité, tels sont les fruits qu'on devoit attendre et recueillir de cette alliance. On a cru pouvoir se dispenser de remplir les devoirs les plus essentiels, dès qu'on avoit satisfait à des simagrées aussi stériles que minutieuses. On a cru pouvoir se refuser aux principes les plus évidens et les plus nécessaires, dès qu'on avoit embrassé des dogmes aussi indifférens qu'absurdes. On a cru pouvoir dédaigner l'Humanité et la Nature, dès qu'on avoit servi les autels d'une Divinité aussi défigurée dans ses traits que dans son culte. Pour fonder cette vérité sur des preuves aussi démonstratives que frappantes, faut-il prèsenter la religion la plus humble, associée avec la morale la plus humaine, et voir en même tems, dans le sanctuaire même de ses temples, germer si abondamment, avec les prétentions les plus orgueilleuses et les complôts les plus perfides, tous les vices les plus immoraux et tous les crimes les plus inhumains ?

La Religion, dans l'Éducation nationale, ainsi que dans la Politique et la Morale, doit être considérée comme un objet à part, qui ne peut être confondu avec aucun autre. L'Instituteur doit parler indifféremment de tous les cultes, parce que tous les cultes peuvent également être reçus dans la Société, quand ils ne compromettent ni la décence ni l'ordre publics, quand ils n'attentent ni aux lois ni aux mœurs des

Citoyens; parce que nos Elèves, qui, considérés du côté de leur âge ou de leur aggrégation, ne peuvent observer aucun culte dans les maisons d'institution, sont appelés à suivre celui de leur famille ou de leur choix, lorsqu'ils seront retournés dans leurs foyers domestiques ou qu'ils seront introduits dans la Société.

Cependant le spectacle de la Nature, qu'ils ont vu si en petit dans la série des Corps organisés, et si en grand dans la série des Mondes, a dû déjà leur inspirer des idées et des sentimens bien dignes de les rapprocher de la Divinité. Mais l'aspect du mal, qu'on ne peut se dissimuler sur la Terre, ne fut-ce que parmi les Hommes, a de tous les tems abattu la raison du Sage et suspendn l'hommage de sa reconnoissance envers l'Être Suprême. Ne pourrions-nous pas néanmoins reconnoître toujours la Sagesse éternelle du Créateur, même au milieu de ce reste du Cahos, qui paroît n'être point encore débrouillé et avoir échappé à sa Toute-Puissance ?

Sans doute, après avoir créé les lois les plus propres à établir et conserver l'Ordre universel des choses, dans le système entier de la Création, le Créateur a dû laisser agir ces mêmes lois et ce même ordre, d'après leur propre tendance, sans pouvoir rien changer à leur succession pas plus qu'à leur nature. Celui qui d'un coup-d'œil embrassant toutes les profondeurs des Cieux et toute l'immensité des Êtres, a dû tout voir et tout prévoir, dans une seule de ses conceptions, doit-il se montrer lui-même soumis au changement et à l'erreur, en pouvant attenter à la nécessité des Destinées ? . . . . . Nous ne pouvons

reconnoître un Dieu, nécessairement tout-puissant et tout-bon, où sa puissance et sa bonté ne se manifestent pas. Mais pouvons-nous échaper à ses décrets éternels ? Et les effets de sa Providence peuvent-ils être méconnus ? Ne sont-ils pas sans cesse à la suite même des fléaux terribles, des désastres vengeurs qui ont dû assaillir un Monde trop coupable ? . . . . . Oui, c'est le chef-d'œuvre de la justice divine, que je ne puis que voir et adorer, même dans le mal et le malheur qui ont dû suivre et constater l'infraction de ses lois. Eh ! quel moyen plus efficace, plus digne de l'éternelle et immuable Sagesse, que de rendre l'erreur toujours plus funeste et plus sensible, pour ramener nécessairement, tôt ou tard, à la vérité, ceux qui sont nés pour elle et qui ont pû la méconnoître.

Tel est le plan d'instruction publique qui nous paroît le plus propre à développer les facultés sensibles et intellectuelles, à former en même tems la tête et le cœur de la jeune Adolescence. En vain, habitué à juger l'avenir sur le passé, à calomnier l'intelligence de la jeunesse, après avoir tout fait pour l'anéantir, on pourra croire impossible de réaliser un système d'instruction, qui, dans le court espace de quatre ans, doit renfermer des connoissances si variées et si étendues. Osons plutôt ne donner aucune borne à notre confiance sur nous-mêmes, lorsque nous nous mettrons d'accord avec la Nature dans nos institutions, lorsque nous la ferons concourir aux progrès de nos facultés, lorsqu'elle sera elle-même et la base et la règle de notre enseignement.

Troisième partie.

Après avoir passé la principale partie de leur jeune adolescence au milieu des mêmes habitudes et des mêmes instructions, après avoir reçu, comme appartenans à la même Patrie, la même Éducation générale, nos Élèves parvenus à l'âge de douze ou treize ans et au commencement de leur puberté, auront appris à se soumettre à leur destination particulière; et, comme appartenans à des familles inégalement partagées des biens de la fortune, livrées à des états ou des travaux divers, ils reconnoîtront, sans doute que pour le bien de la Société et l'utilité de tous ses membres, ils ont à contracter de nouveaux engagemens, et à suivre une nouvelle instruction, qui doit se rapporter plus spécialement à la vocation de leur famille ou à l'état de leur fortune.

C'est aux arts de nécessité absolue, que nous devons adresser le premier emploi de nos facultés physiques et morales. Ce sont des écoles d'Agriculture, de Bergerie et de Boulangerie, que nous devons nous empresser d'ouvrir à ceux que leur naissance, pour ainsi dire, ou des circonstances impérieuses, ou leur propre goût y appellent. Nous avons aussi à donner encore en faveur de ces premiers des arts, l'instruction et l'entretien gratuits pendant deux ans : ce terme nous paroît convenable et suffisant, même pour l'Agriculture, et doit l'être aussi pour la Bergerie à laquelle nous attacherons tout ce qui a rapport à l'éducation des Bestiaux et à l'art vétérinaire, comme pour la

Boulangerie , à laquelle nous attacherons , avec l'art de panifier toutes les sortes de productions farineuses, tout ce qui a rapport à la mouture des grains ou aux moulins. Après ce tems , rendus à leur famille , nos nouveaux Aggrégés doivent la faire jouir des premiers fruits de leurs travaux , jusqu'à ce que parvenus à leur virilité , et pouvant former des établissemens particuliers , ils ne doivent plus appartenir qu'à eux-mêmes , ou plutôt à la Patrie qui leur a donné , pour ainsi dire , l'*être moral* , l'existence à-la-fois intellectuelle , industrieuse et sociale.

Quant à ces arts qui ont rapport au logement , au vêtement , au service domestique , qui sont plus ou moins liés aux premiers besoins de la société , qui manient la pierre , l'argile , le fer , le bois , le cuir, la laine , le chanvre ou le lin , etc. ; comme leur instruction , aussi simple qu'utile , est toute entière auprès de l'ouvrier qui s'en occupe , nous n'avons à ordonner aucun établissement public pour eux , et nous devons remettre les jeunes gens qui sont destinés à s'y livrer , entre les mains d'un Père , ou d'un Artisan quelconque , également intéressés à travailler sous les yeux de leurs Apprentis, et à retirer le profit de leurs premiers travaux.

Il nous resteroit peut-être à poursuivre l'instruction de cette première puberté , dans ceux qui se destinent aux arts qu'on peut qualifier de nécessité relative , et qui concernent le Commerce , la Navigation , la Médecine et ses dépendances , l'Administra-

tion, et enfin dans ceux qui se destinent aux Sciences ou aux Belles-lettres, et à ce qu'on nomme les Beaux-arts ; mais nous pensons que là l'instruction doit cesser d'être à la charge de la Nation, par conséquent, d'être gratuite et favorisée par des établissemens publics. On doit laisser aux particuliers instruits le soin d'ouvrir et d'accréditer par eux-mêmes des écoles relatives à ces divers genres de connoissances, et on doit supposer que la fortune seconde les vocations qui s'y rapportent ; sauf à établir quelques bourses publiques, en faveur des peu fortunés, qui, dans la révision générale des cahiers, qui sera faite à la fin de l'éducation complette de l'Adolescence, auront présenté des talens dignes d'être distingués et protégés par la Société entière.

Nous croyons cependant devoir réclamer encore la munificence nationale, en faveur de la Science la plus propre à perfectionner l'Homme fait, comme à former l'Homme à faire, à épurer les opinions et les mœurs publiques, comme à exciter, diriger et satisfaire en même-tems dans tous les âges, l'attrait puissant de la curiosité. Sans doute la Nature n'a semé si libéralement sur nos pas et sous nos yeux tant d'objets divers, que pour en faire le spectacle continuel de nos veilles et le sujet inépuisable de notre admiration. Si l'Histoire naturelle nous a déja présenté les connoissances les plus dignes de meubler la mémoire, de féconder l'imagination, de développer le jugement de l'adolescence ; que l'âge mûr y trouve aussi de quoi cultiver et embellir sa raison toute entière, et la

vieillesse , de quoi fixer le charme et la consolation de ses derniers momens. Que de ressources précieuses sont d'ailleurs déposées dans cette étude , pour les arts les plus utiles , ceux qui ont l'économie rurale ou l'économie animale pour objet ! N'eut-elle même que l'agrément en partage , de quelle utilité ne seroit-ce pas d'en faire naître , d'en répandre le goût dans nos Sociétés , ne fut-ce que pour arracher à l'ennui et à tous les vices qu'il entraîne , ceux qui , favorisés par la fortune , n'ont que l'oisiveté pour occupation ? Combien d'autres motifs enfin doivent engager la Nation à favoriser l'étude de l'Histoire naturelle , par des établissemens publics distribués dans les principales Cités de l'Empire ! Que chacun de ces monumens annonce un Sanctuaire dédié à la Nature , et consacré au dépôt de ses archives.

L'Etre seul qui a créé la Nature , peut sans doute en connoître toutes les productions et l'embrasser toute entière dans son intelligence. Quels que soient pour nous les travaux réunis des Hommes et des Siècles , les lacunes qu'il faudra laisser seront plus considérables que les pages qu'on aura remplies. On ne doit cependant pas plus se laisser surprendre par un orgueil désordonné de vouloir tout découvrir , que se laisser abattre par l'intime conviction de son impuissance. C'est un champ aussi vaste que fécond , où les moissons les plus abondantes que l'on peut faire à chaque pas , laissent encore un espace sans bornes à moissonner. Mais tâchons toujours d'apprécier le mérite des richesses qui sont en notre possession , et laissons nous ensuite entraîner au nouveau besoin de

les accroître, pour jouir du nouveau plaisir de les posséder et d'en connoître le prix. N'est-ce pas même une satisfaction pour l'Homme, de pouvoir sans cesse agrandir son domaine, sans diminuer jamais celui de la Nature ?

Nous devons donc présenter maintenant l'Histoire naturelle ou l'étude de la Nature, sous un autre point de vue que dans l'instruction de l'adolescence, et nous allons nous livrer encore à quelques considérations qui s'y rapportent.

Ce qui a dû long-tems retarder les progrès des connoissances humaines, c'est la difficulté même de sortir de l'ignorance, notre premier apanage ; puisque la science doit elle-même se frayer une route et trouver ses propres avenues. Quelle longue suite de siècles les Hommes ont dû parcourir, au milieu du cahos ou plutôt du néant ténébreux et uniforme répandu de toutes parts sous leurs yeux ! Et combien peu d'Hommes encore ont pu soulever un petit coin du rideau qui couvroit la Nature entière ! L'observation conduite par la curiosité, a enfin pris son essor avec elle. A mesure que la lumière a commencé à se déployer, on a été d'autant plus étonné de l'immensité prodigieuse et prodigieusement variée des objets qui ont frappé les regards. Bientôt leur nombre et leurs variétés ont excédé la capacité de la mémoire et les bornes de l'attention ; et la confusion faisant place à l'uniformité, n'auroit traîné à sa suite qu'une science plus barbare que l'ignorance même, si des divisions partielles, des méthodes systématiques, qui devoient

être le fruit des travaux réfléchis de la méditation, n'eussent servi en même tems et d'appui et de guide à notre foiblesse. Quelque hors de l'Ordre naturel que puissent être tous ces Ordres artificiels, toutes ces Classifications générales, vouloir les proscrire, ce seroit vouloir nous enlever les seules ressources propres à nous introduire et à nous avancer dans l'étude de la Nature. N'oublions pas, sans doute, que cette Nature, ouvrier toujours actif, qui travaille sans cesse dans son propre ouvrage et sur le même plan, et qui doit manifester par-tout l'unité du principe qui la dirige, n'est elle-même qu'un système universel et identique, dont toutes les parties correspondent ensemble pour ne former qu'un seul et même Tout, et ne peuvent être désunies que dans les abstractions de notre entendement ou dans les vuides de notre ignorance. Que tous nos systêmes, dès-lors, se rapprochent le plus qu'il est possible par leur simplicité, de celui dont le prototype inaltérable doit être sans cesse présent devant nous, et ne nous servons de nos propres inventions en ce genre, que comme d'un instrument qu'il faudroit briser, s'il n'étoit nécessaire.

Si les sciences les plus dignes de nous intéresser par leur utilité, leur agrément et leur étendue, n'ont été cultivées que de nos jours avec un vrai succès, nous le devons sans doute à l'art que nous avons su admettre pour nous diriger dans nos études. C'est en faisant de la Nature même un cabinet, et en distribuant dans des cadres particuliers les masses collectives et analogues qu'elle entasse ou disperse, que

l'on a pu se livrer à la partie dont le goût a fixé le choix, et poursuivre ses travaux sans être accablé sous le fardeau de ses connoissances, ou sans se laisser égarer dans le vague de ses conceptions imaginaires. Après avoir établi des Règnes, pour séparer les corps inorganiques ou bruts, d'avec ceux dont l'organisation se manifeste par la seule végétation, ou par la végétation réunie avec la sensibilité et la faculté locomotrice, il falloit établir dans chacun de ces Règnes, des Classes, pour faire une nouvelle collection des corps qui présentent de même les rapports extérieurs les plus apparens. L'établissement des Ordres dans ces Classes, en resserrant encore le champ de l'observation, a dû étendre en même-tems celui de la variété, et accroître la somme des différences dans les rapports plus combinés des Etres. Enfin, caractériser et séparer les Genres dans ces Ordres, reconnoître et désigner les Espèces qui constituent ces Genres, tel est le but auquel doit tendre la marche analytique et méthodique d'un Naturaliste.

Envain la Nature semble se jouer des divisions intellectuelles du Méthodiste, en offrant par-tout des nuances si insensiblement graduées, qu'elles ne laissent entr'elles aucune ligne de démarcation; envain l'ignorance abusée par la paresse, ou même le génie abusé par l'orgueil, cherchent à jetter de la vanité et de la défaveur sur les travaux pénibles du Nomenclateur; gardons-nous de penser que la Nomenclature ne soit pas aussi absolument indispensable que la Méthode, pour l'utilité de la science autant que pour

celle des arts. Comment constater dans la *synthèse* la certitude des principes généraux que l'on veut établir, si l'*analyse* n'a déja conduit jusqu'aux élémens particuliers qui les constituent ? Comment chercher à reconnoître les propriétés différentes des Etres soumis à nos observations, et les déposer dans l'instruction publique, et les transmettre à la connoissance de la postérité, si l'on n'a déja assigné à chaque Etre ses propres caractères, et la place qui lui appartient dans les différens degrés de nos distributions ? si enfin, par le nom particulier qu'on a attaché à son existence, on ne lui a pas imprimé le sceau qui doit sans cesse le représenter à notre mémoire, et empêcher qu'il ne retombe aussitôt pour nous, dans la confusion et le néant ? Une preuve trop frappante de cette vérité, c'est l'inutilité de nos recherches, dans la lecture des Anciens, et la destinée de presque tous leurs travaux dans l'Histoire naturelle, absolument perdus pour nous. Une autre preuve, c'est le sort du génie impatient, qui, secouant les chaînes de l'observateur, et ne voulant se fier qu'à lui-même, ne donne trop souvent dans le tableau de ses vues, que celui de ses propres aberrations.

Si le Naturaliste est jaloux de remplir la tâche qu'il s'impose, de parvenir à des succès assurés, et de mériter une place dans les établissemens publics offerts à son ambition, il doit non-seulement adopter l'ordre nécessaire des différens départemens qui constituent l'étude générale de l'Histoire naturelle, mais se renfermer plus particulièrement dans un seul département, pour en faire l'objet plus assidu de

ses

ses veilles. Sans doute, quelle que soit la carrière qu'il se propose de parcourir, il sera toujours loin d'en voir le terme ; et plus il sera constant dans sa marche, plus ce terme sera éloigné à ses yeux. Qu'il sache toutefois, qu'il ne suffit pas de chercher seulement des différences entre les Espèces ou les Genres, sans se mettre en peine si ces différences sont plus ou moins essentielles ou accidentelles. Il faut que les divisions soient puisées dans la nécessité comme dans la nature même des choses ; autrement elles sont plus propres à répandre l'obscurité que la lumière. On voit régner dans toute la Nature un Ordre merveilleux, composé de diversités et de rapports sans nombre : c'est cet Ordre qu'il faut tâcher de découvrir et de suivre ; c'est dans ces rapports et dans ces diversités bien entendues, qu'il faut puiser les divisions générales et particulières dont un sujet d'Histoire naturelle peut-être susceptible. Que le Naturaliste sache encore, que la méthode et la nomenclature peuvent être les bases ou les supports de la science, mais ne sont pas la science même, et que c'est à recueillir toutes les connoissances comprises dans l'Histoire naturelle proprement dite, qu'il doit plus particulièrement s'attacher, s'il veut être réputé le digne interprête de la Nature, le vrai contemplateur de ses ouvrages, et intéresser les Hommes à lui vouer leur attention et leur reconnoissance.

Gardons-nous d'admettre des distinctions parmi les différens Ministres voués au culte de la Nature, et destinés à nous transmettre dans le tableau permanent de ses œuvres, le récit perpétuel de ses miracles. Et

quelle est la partie de l'Histoire naturelle qui pourroit donner lieu à plus de faveur de la part des Nations, et à plus de prétention de la part des Naturalistes ? Quelles que soient les branches, quels que soient les rameaux de ce grand arbre, ne sont-ils pas tous attachés au même tronc ? Ne portent-ils pas tous des fruits aussi précieux et aussi dignes d'être cultivés ? Gardons-nous de mesurer l'étendue de considération, d'après l'étendue des corps qui sont l'objet de nos études, et de penser que celui qui, au milieu d'un laboratoire, cherche les affinités chymiques dans l'aggrégation des plus petites molécules, n'a pas les mêmes droits à notre estime, que celui qui, au milieu des espaces célestes, cherche les affinités astronomiques dans la marche des astres. L'un et l'autre ne doivent-ils pas avoir la même étendue de conception et la même force d'esprit ? Oui, certes, tout est petit dans la Nature ; mais tout ce qui est dans la Nature, doit être grand dans la Pensée humaine.

Cependant, que le Génie, chargé des dépouilles de l'observation, ose quelquefois s'élancer sur ses ailes de feu, élève son audace sacrée jusqu'aux sublimes hauteurs de l'Univers, pour chercher à reconnoître l'unité de cet Ensemble, dans la simplicité des lois qui le gouvernent et dans l'enchaînement des parties qui le constituent. Oh ! qu'il étoit grand, Celui qui, le premier, au milieu des variétés infinies qui l'accabloient de toutes parts, pût entrevoir cette simplicité, cette unité nécessairement comprise dans l'organisation de la Nature ! Qu'il sera grand, Celui qui, nourri de cette idée-mère, pourra

la présenter sous toutes ses faces, et la consacrer par toutes les démonstrations qui doivent en faire une vérité de raisonnement, comme elle l'est de sentiment! Et qu'il est grand encore, même dans ses écarts ou dans ses chûtes, Celui qui, entraîné par son ascendant divin, cherche à parcourir tous les degrés de cette Échelle merveilleuse qui, du centre profond de la Terre, s'élève jusqu'au dernier sommet des Cieux.

P. S. L'impression de cet ouvrage ayant souffert quelques retards, je le publie au moment même où la nouvelle Constitution vient de paroître, et je profite de cette occasion pour émettre publiquement mon vœu. Puisse cette Constitution être promptement acceptée par tous mes Concitoyens, comme je l'accepte moi-même, avec l'intime conviction qu'elle est dans les vrais et bons principes, qu'elle est digne d'un Peuple qui aspire à jouir de tous ses droits et qu'elle seroit plutôt susceptible de retranchemens que d'additions nécessaires! Puisse-t-elle au plutôt remplir mes souhaits et mon attente, être à-la-fois, et le bouclier sacré contre lequel doivent se briser toutes les Furies qui provoquent la guerre, et le caducée divin autour duquel doivent s'enchaîner tous les Serpens qui écartent la paix! Que des considérations personnelles ou locales n'influent pas plus sur notre jugement que sur nos intentions. Qu'importe qu'elle soit née au milieu des luttes ou même des attentats, si elle doit mettre un frein à tous les attentats, et terminer toutes les luttes? Qu'importe que le génie du mal ait pu présider à sa formation, si le génie du bien qu'elle renferme, doit, en organisant notre existence nationale, substituer enfin le règne des Lois à celui des Hommes, et le triomphe de la Chose publique à celui du crime ou de l'intrigue des individus?.. Eh quoi! lorsque la Société entière est prête à

être engloutie sous l'irruption de toutes les passions anti-sociales et sous les calamités qu'elles amoncèlent de toutes parts sur nous, faut-il nous laisser surprendre par de nouveaux ressentimens, nous laisser entraîner à de nouvelles divisions, et rejetter le seul remède à tous nos maux, l'acte qui doit établir et assurer notre union politique ?... Ce ne sont pas les personnes, mais les choses, les actions, mais les principes, les événemens éclos, mais ceux à éclore, qui doivent, dans ce moment sur-tout, fixer notre attention. Si le présent, comme a dit la Philosophie, est gros de l'avenir, le passé étoit gros du présent, et recéloit dans lui-même tout ce qui devoit produire parmi nous tant d'impressions différentes. Si nous ne pouvons changer nos destinées que lorsqu'elles sont encore déposées dans le sein du tems, et maîtriser les événemens que lorsqu'ils reposent encore dans le champ des possibles, laissons donc le passé dans son néant, et ne sondons le présent que pour le faire enfanter d'un avenir selon les vœux et les espérances que le sentiment du bien doit nous inspirer.

FIN.

De l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre Français.